

Gustave Modena, le premier acteur de l'Italie, vient de jouer à Gènes les *Crochets du père Martin* avec un immense succès. A Londres, à Vienne, à Saint-Petersbourg, à Madrid, partout enfin, le drame de MM. Cormon et Grandé tient le haut des affiches et fait verser d'abondantes larmes. Ce qui prouve qu'il n'est pas positivement indispensable, pour réussir au théâtre, de mettre en scène des fils ou des filles naturels, des demoiselles du demi-monde, des jeunes gens pauvres souffrant de la faim, des héros du lansquenot ou de la Bourse, et d'employer tour à tour le poignard, le poison et la corde, avec accompagnement de lanternes sourdes, d'effets de clair de lune, de feutres rabattus sur les yeux et de longs manteaux traînants, &c., &c.

Les *Crochets du père Martin* auront fait leur tour du monde avant que *Faust* et tant d'autres chefs-d'œuvre *ejusdem farinae* aient fait leur tour de la banlieue de Paris.

On écrit de Bingen que le docteur Causé, chirurgien, domicilié à Budesheim, vient d'être la victime d'un grand malheur. En allant visiter quelques endroits du Nassau pour affaires relatives à sa profession, il voulut allumer un cigare en chemin. En frottant l'allumette, une petite parcelle de phosphore enflammée sauta sur la phalange du milieu de ses doigts et y causa une brûlure.

La souffrance devint aussitôt tellement vive que le docteur, qui portait comme d'ordinaire sa tresse avec lui, procéda lui-même à l'incision de la partie brûlée, ce qui provoqua une légère hémorrhagie. Ce moyen resta sans effet, et M. Causé se vit obligé de retourner à Budesheim où il se fit amputer le doigt. Mais cette opération n'apporta pas davantage le résultat espéré; le poison avait déjà pénétré dans le système vasculaire, et dans une consultation de plusieurs médecins, l'amputation du bras fut jugée indispensable. L'infortuné docteur, après s'être courageusement soumis à cette nouvelle opération, mourut au bout de quelques heures.

Bien que la propriété vénimeuse du phosphore soit connue de tout le monde, ce triste événement doit cependant servir comme une terrible leçon. Il est possible aussi que le phosphore de l'allumette était impur et préparé avec des débris d'animaux vénimeux. Dans tous les cas, cet accident est le premier peut-être de ce genre en fait d'empoisonnement par le phosphore, et, en l'ajoutant à beaucoup d'autres malheurs survenus, il prouve une fois de plus combien il faut agir avec précaution dans l'emploi des allumettes chimiques. (Ost-Deutsche-Post).

On nous a fait lire souvent des récits de chasse au lion où le chasseur vainqueur rentrait au camp chargé des dépouilles de sa noble proie; quelquefois, on nous a retracé la victoire du lion et la mort du présumptueux qui a osé attaquer corps à corps le roi des animaux; mais nous ne croyons pas qu'on ait publié jusqu'ici les impressions d'un homme sortant vivant, dans une effroyable agonie, des griffes d'un lion ivre de vengeance et de colère.

Ce récit terrible, un médecin missionnaire anglais, le révérend docteur Livingstone, qui vient de passer seize ans dans l'intérieur de l'Afrique, l'a fait avec cette éloquence, attribut ordinaire de l'homme à qui une vie active et périlleuse a préparé des souvenirs et des impressions.

Voici en quels termes le docteur Livingstone raconte lui-même une chasse au lion dans laquelle il a failli périr :

« En tournant une colline, j'aperçus un lion posé sur un quartier de roche et tapi derrière un buisson; j'étais environné à trente pas de l'animal: je le visai attentivement au corps, à travers les broussailles, et je déchargeai mes deux coups. Il est touché! il est touché! s'écrièrent les Bakatlas.

« Un autre l'a frappé également; allons à lui! répondirent quelques-uns des chasseurs. Je n'avais vu personne tirer en même temps que moi; mais, derrière le hallier, j'apercevais la queue du lion, qu'il dressait avec colère; et me retournant vers ceux qui arrivaient, je leur dis d'attendre au moins que j'eusse rechargé mon fusil. Pendant que j'enfonçais les balles, j'entendis pousser un cri de terreur; je tressaillais, et, levant les yeux, je vis le lion qui s'élançait sur moi. J'étais sur une petite éminence: il me saisit à l'épaule, et nous roulâmes ensemble jusqu'au bas du coteau. Rugissant à mon oreille d'une horrible façon, il m'agita vivement, comme un basset le fait d'un rat; cette secousse me plongea dans la stupeur que la souris paraît ressentir après avoir été secouée par un chat: sorte d'engourdissement où l'on n'éprouve ni le sentiment de l'effroi, ni celui de la douleur, bien qu'on ait profondément conscience de tout ce qui vous arrive; un état pareil à celui des patients qui, sous l'influence du chloroforme, voient tous les détails de l'opération, mais ne sentent pas l'instrument du chirurgien. Ceci n'est pas le résultat d'un effet moral; la secousse anéantit la crainte et paralyse tout sentiment d'horreur, tandis qu'on regarde l'animal en face.

« Cette condition particulière est sans doute produite chez tous les animaux qui servent de proie aux carnivores, et c'est une preuve de la bonté généreuse du Créateur, qui a voulu lui rendre moins affreuses les angoisses de la mort.

« Le lion avait l'une de ses pattes sur le derrière de ma tête. En cherchant à me dégager de cette pression, je me retournai et je vis le regard de l'animal dirigé vers Mébaulé, qui le visait à une distance de quinze pas. Le fusil de mon compagnon, un fusil à pierre, rata des deux coups; le lion me quitta immédiatement, se jeta sur Mébaulé et le mordit à la cuisse.

« Un individu, à qui j'avais sauvé la vie dans une rencontre avec un buffle qui l'avait jeté en l'air, essaya de donner un coup de lance au lion pendant que celui-ci attaquait Mébaulé; l'animal, abondamment alors l'adversaire qu'il venait de choisir, saisit cet homme par l'épaule; mais au même instant, les balles qu'il avait reçues produisant leur effet, il tomba frappé de mort.

« On a reçu de Moscou la nouvelle de la mort de la comtesse Eudoxie Pétrowna Rostopschin, écrivain de talent, qui s'est distingué dans la dernière guerre par des chants patriotiques et d'éloquents allocutions. Elle est de la famille de ce comte Rostopschin auquel on attribue l'incendie de Moscou lors de l'invasion napoléonienne.

« Il n'y a peut-être pas de peuple au monde qui ait moins de fêtes que les Chinois; la principale et presque la seule époque de réjouissance universelle est le nouvel an. C'est alors, on peut le dire, que tout l'empire est hors de lui, ou peu s'en faut. Chaque maison se fournit de lanternes neuves et chaque famille se pare de ses plus beaux habits. Cette dernière coutume est obligatoire; car un Chinois se croirait voué à la pauvreté toute l'année s'il n'avait été bien vêtu le jour de l'an. Aussi emploie-t-il tous les moyens en son pouvoir pour être splendide ce jour-là, au point de dérober parfois les habits qu'il ne serait pas en état de s'acheter. Les fêtes

du nouvel an chinois doivent, d'après la loi, durer dix jours, mais on les prolonge souvent du double. La première journée se nomme *Kay-yat* (le jour des oiseaux); elle est destinée à rappeler que les volatiles sont une des nourritures de l'homme. La deuxième journée se nomme *Kou-yat* (le jour des chiens); les chinois ont une telle vénération pour les chiens qu'ils ont des ouvriers spécialement employés à fabriquer les cercueils de ces animaux. Le troisième jour est *Chen-yat* (jour des porcs); les porcs sont aussi très-vénérés parce que la légende rapporte qu'un de ces animaux sauva un jour de l'incendie un manuscrit précieux. Le quatrième jour est le *yaong-yat* (jour des brebis); il est consacré à Pun-Krou-Venga, berger qui ne se nourrissait que de légumes — un saint de l'empire. Le cinquième jour le *new-yat* (jour des vaches). Le sixième *ma-yat* (jour des chevaux); les autres jours sont consacrés à l'homme.

« Comme les Européens, les Chinois se font des visites et des présents et ils s'envoient de grandes cartes de félicitations ornées d'une gravure sur bois représentant les trois principales félicités dont les hommes puissent, suivant eux, jouir sur la terre, savoir: un héritier, un emploi public et une longue vie. Ces trois souhaits sont indiqués par les figures d'un enfant, d'un mandarin et d'un vieillard accompagné d'une cigogne, emblème de la longévité.

Mercuriale du marché aux grains de Lille
DU 5 JANVIER 1859.

Blé blanc vendu, 1100 hectolitres.	17 70
Blé macaux id. 200 hectolitres.	16 69
Prix extrême du blé blanc	15 à 20 fr.
Id. du blé macaux	15 à 18 fr.
Baisse à l'hectolitre: Blé blanc	0 02
Id. id. Blé macaux	0 21
Fleurs (le sac de 100 kilog.)	29 60
Baisse: 0 15	
Son (le quintal métrique)	13 50

Prix moyen (à l'hect.) des marchés du département, plus Arras.

	Blé blanc.	Blé macaux.
Semaine courante.	17 02	15 36
Semaine précédente	16 96	15 30
Hausse.	0 06	0 06

TAXE DU PRIX DU PAIN

dressée d'après les bases déterminées par l'arrêté municipal du 25 octobre 1855.

Prix du pain par pains d'un kilog. 1/2 :

Pain de ménage, le kilogramme.	23 »
Pain de 2e qualité, idem	25 50
Pain blanc, idem	28 »
Pain de fleur (dit pain français, 125 gr.)	5 »
Les deux pains	09 »
Les quatre pains	18 »
Les huit pains	36 »

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE
RELIURE ET RÉGLURE

J. REBOUX
20, RUE NEUVE, ROUBAIX

Impressions en tous genres, telles que Circulaires, Affiches, Factures, Etiquettes, Mandats, LETTRES DE FAIRE PART.

Théâtre des Amateurs
DIMANCHE 9 JANVIER

la Nuit du 20 Septembre
Drame nouveau en 5 actes.
LE DINER DE MADELON
Vaudeville en un acte.
On commencera à six heures.

LUNDI 10 JANVIER
LA NUIT DU 20 SEPTEMBRE
Drame en 5 actes.
FRISSETTE, vaudeville en un acte.
Lever du rideau à six heures.

PRIX DES PLACES :
Premières, 1 f. 50 c.; Parquet, 1 f.; Secondes, 75 c.; Parterre, 50 c.
Les enfants au-dessous de sept ans paieront demi-place; passé cet âge, ils paieront place entière.
Après le spectacle, un omnibus partira pour Tourcoing. — Le bureau est établi au café de l'Entracte, à côté du théâtre.

THÉÂTRE DE LILLE
Dimanche 9 janvier, à 5 h. 1/4 :
FANFAN LA TULIPE, drame en 7 actes.
LES DEMOISELLS D'HONNEUR, opéra-com. en 3 actes.

— Au premier jour, représentation extraordinaire au bénéfice de M. BINEAU :
LES DRAGONS DE VILLARS, opéra-comique en 3 actes.
AVIS. — Tous les dimanches, quinze minutes après le spectacle, train spécial pour Roubaix et Tourcoing.

ADMINISTRATION DES POSTES
HEURES DE LA LEVÉE DES LETTRES
au bureau de Roubaix.

Pour Paris, 8^h 15^m mat. — 6^h 30 s. 8^h 30 s.
Pour Lille, 8^h 15^m matin. — 11^h matin.
12^h 30 soir. — 4^h 30 soir. — 8^h 30 soir.
Pour Tourcoing, 9^h 45^m matin. — 11^h matin.
1 30 soir. — 4^h 30^m soir. — 8^h 30 soir.
Pour Calais, 11^h matin. — 6^h 30, 8^h 30 soir.
Pour Lannoy, 1^h 30^m soir. — 6^h 00 matin.
Pour Walincourt, 4^h 30^m soir.
Pour la Belgique, 1^h 30^m soir, 8^h 30^m soir.
Pour Courtrai et Gand, 11^h matin.
Pour Tournai, 8^h 30^m soir.

La clôture des affranchissements en numéraire et des chargements de lettres a lieu une heure avant le départ de chaque courrier; ils sont reçus de 7^h du matin à 6^h du soir.
Le Bureau est ouvert :
De 7^h du matin à 7^h du soir;
Les dimanches et jours fériés, le bureau est fermé à 3^h après midi.

En vente au bureau de ce journal,
INDICATEUR
DES
TRAINS DU CHEMIN DE FER DU NORD
PRIX : 15 CENTIMES.
Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

Je me réserve de te servir moi-même. Je ne laisse à personne le soin de t'aider à ta toilette; — vois donc, tout est préparé là dans le cabinet. — Et le jeune mari, s'agitant autour de sa jeune femme avec un joyeux empressement, mettait plus de tendresse dans son babil que n'eût fait un amant.

« Eh bien, comme tu voudras ! dit Marie en avançant son petit pied sur le tabouret pour un changement de chaussure.

« Ah ! quel pied divin ! — une Vénus n'en pourrait montrer un pareil.

« Par-dessus tout, cher ami, dit Marie avec impatience, je te prie de renoncer enfin aux richesses ampoulées de ton esprit; les chevaux attendent depuis longtemps, et le cocher doit être à demi-mort de froid.

« Bagatelle, ma déesse ! Attendre est le sort des cochers et des chevaux. — Tiens, voici ta pelisse; que cette étoffe est de bon goût! comme elle te va bien ! Rien ne te sied comme le bleu, si ce n'est le rouge...

« Et le blanc et le jaune, n'est-ce pas ? interrompit Marie.

« Oui, bien entendu, parce que tout l'habille à merveille. — Mais ton petit chapeau de velours violet surpasse encore tout le reste ! On voit tout de suite que Georgine est une véritable Parisienne. Tu devrais me permettre de t'accompagner, afin que je jouisse aussi de l'admiration que tu vas exciter.

Marie répondit à ces derniers mots par un sourire complaisant, n'ignorant pas qu'on la suivait des yeux partout où elle passait. Néanmoins, elle dit au lieutenant : « Me crois-tu donc assez vain pour renoncer, par une considération si secondaire, à mon projet de sortir seule ? »

Et, en mari galant, Wallden se soumit au désir de sa femme.

Il accompagna Marie jusqu'à sa voiture, en abaissa lui-même le marche-pied, et lui offrit la main pour monter.

Au même instant passait un piéton qui les salua poliment.

« Mon Dieu, je crois que tu trembles; es-tu malade, mon ange ?

« Non, j'ai seulement eu peur; les chevaux sont si impatientes. — Adieu, adieu ! je reviendrai bientôt ! — Elle avait pris place dans la voiture, et Wallden en ferma la portière, après avoir imprimé légèrement un baiser sur la main de sa femme.

« De quel côté madame veut-elle que je la conduise ? demanda le cocher.

« Vers la douane. »

La voiture roula, et Marie, après avoir salué encore une fois son mari, se serait enfoncée dans un des coins pour s'abandonner à son chagrin secret, si elle n'eut par hasard remarqué que, de chaque fenêtre, on fixait sur elle des regards attentifs. Cette considération la retint. Elle fit des saluts gracieux à ses amis et à ses connaissances, sans la moindre trace de cette fierté qu'on lui imputait toujours. Mais lorsqu'elle passa devant son ancienne demeure, qu'elle vit les fenêtres de la mansarde couvertes de givre, et qu'elle compara le passé au présent, elle ne put résister à son émotion. Heureusement elle ne tarda pas à être hors de la ville, et là elle se rejeta en toute liberté au fond de sa voiture et s'abandonna sans contrainte aux pensées qui l'assiégeaient.

« Oui, il faut que je m'éloigne d'ici ! — telle était sa seule idée bien nette. — Cela surpasse toutes les forces humaines ! Pas de devoirs,

quelque sacrés qu'ils soient, qui puissent nous sauver de notre propre imagination, et elle nous ramène toujours et sans cesse au même objet ! »

Marie avait accordé sa main à Wallden dans un moment de désespoir, et même, pour ainsi dire, de démenace. C'était un remède violent pour arracher de son cœur la passion qui le dévorait; mais, pour parvenir à son but, il ne fallait pas qu'elle se fût dans le voisinage de celui dont le nom seul rallumait cette passion.

En se mariant, elle avait pris la résolution ferme, irrévocable, de remplir en tout ces pénibles devoirs, qu'elle considérait comme une sévère expiation de sa folle conduite antérieure. Elle n'éprouvait pas d'antipathie pour Wallden, mais elle n'avait pas non plus d'inclination pour lui; il était bon, attentif et gai; en un mot, c'était un bon mari.

« Oh ! oui, il est bon ! » soupirait-elle, voulant du moins être équitable, dans l'impossibilité de lui donner son cœur, irrévocablement perdu pour elle. Wallden le savait fort bien; mais, puisqu'il ne pouvait en être autrement, il s'en consolait et demandait, sinon de l'amour, au moins de l'amitié.

Huit autres jours s'étaient écoulés au milieu de bruyants plaisirs. Marie dit un soir à son mari : « Je suis bien contente de voir arriver la belle saison, et, si tu approuves mon projet, nous partirons pour Malkolmsnæs dans les premiers jours du printemps.

« Je ne m'attendais pas du tout à cette résolution, mon ange !

« Je le crois sans peine; — mais je suis ainsi; j'ai mes petits caprices, comme sans doute tu l'as toujours remarqué !

« Alors, mon cher Wallden, reprit Marie d'un ton affectueux, il n'est pas trop tôt, après quinze jours de mariage, pour te faire faire connaissance avec ces caprices. — Je désire partir pour Malkolmsnæs; — il faut que je voyage !

« Mais je me proposais précisément de mettre ordre à mes affaires à ce moment-là !

« Rien de plus favorable pour cela que la tranquillité parfaite de la campagne; car tu peux être convaincu que les créanciers seront toujours assez aimables pour s'adresser à toi, en personne ou par écrit, en quelque lieu que tu te trouves.

« Penses-tu ? — Mais que ferons-nous dès à présent à la campagne ? Si tu ne désires que voyager, fessons plutôt une excursion plus longue, qui conviendrait beaucoup mieux pour un jeune couple dans notre position. Impossible d'aller à Stockholm dans un moment plus favorable que celui-ci, où les plaisirs de l'hiver sont dans tout leur éclat. Ah ! quel triomphe pour ton mari que d'y produire une femme comme toi. — Tu souris, chère Marie; tu ne peux être indifférente, je le vois, aux succès que tu obtiendrais partout dans la capitale.

M^{me} ÉMILIE CARLEN.
(La suite au prochain numéro).

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.
Séance du 2 janvier 1859.
Sommes versées par 66 déposants, dont 20 nouveaux fr. 9,320 00
21 demandes en remboursement » 6,636 30
Les opérations du mois de janvier sont suivies par MM. Louis Scrépel et Achille Wibaux, directeurs.